

# REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 15 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

**SOMMAIRE**

**GRAVURES :** Toilette de visite.  
— Six ombrelles en-tout-cas.  
— Col Médicis. — Col amazone. — Tapis au crochet ordinaire. — Entre-deux pour garniture. — Pèlerine cachemire et dentelle perle. — Pardessus ajusté. — Costumes pour fillettes de six et de onze ans. — Costume de voyage. — Toilette de sortie. — Toilette de promenade. — Deux toilettes de campagne. — Hébus.

**SUPPLÉMENTS :** Planche de modes coloriées. — Planche de patrons (avec chiffres).

**EXPLICATION**

**DES GRAVURES**

**1. Toilette de visite** en faille havane clair et velours havane plus foncé. Grande jupe demi-trainée en faille, garnie par devant d'un volant se terminant par un biais de velours taillé à grandes dents. Ce volant est monté en coquilles; une grosse torsade, mêlée faille et velours, se noue de distance en distance sur chaque coquille. Tablier de faille garni d'un volant froncé avec biais et tête en velours. Corsage de velours à revers de faille orné d'effilé; manches de faille avec revers à deux fins en velours partagé par un biais de faille. De chaque côté du jupon, deux grandes quilles en velours sous lesquelles se rattache le tablier; ces quilles sont reliées entre elles par un nœud de fantaisie en faille, qui sert à former le poulf. Chapeau garni d'une couronne de fleurettes havane avec feuillage et de coques de velours, de la même nuance que la robe. L'une des figurines de notre planche coloriée représente la même toilette, vue par devant.

**2. Ombrelle de visite** en soie noire avec volants garnis de petites franges; au milieu de chaque feuille, une applique en passementerie perle de jais.

**3. En-tout-cas** avec manches en bois d'ébène, dont l'extrémité est découpée de façon à former une lettre. Toutes les lettres de l'alphabet peuvent être exécutées



1. TOILETTE DE VISITES. — MODÈLE DE M. KINGSBURY. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

ainsi. Une plaque d'argent les recouvre. Anneau d'argent à la poignée, auquel est fixée une chaînette que l'on peut passer au bras ou accrocher à une agrafe de ceinture.

**4. Autre en-tout cas** avec manche de fantaisie.

**5. Ombrelle canne ou douairière** en faille noire ornée d'une grappe blanche; une bande de fleurettes blanches, brodée au passé, occupe le milieu de chaque feuille de l'ombrelle; manche de fantaisie, nœud de faille au centre.

**6. Ombrelle**, également de grande toilette, en satin blanc, ornée de marabout, manche d'ivoire.

**7. Ombrelle de voiture** découverte ou de grande toilette, en soie rose, recouverte de dentelle de Bruges, manche d'ivoire vert.

**8. Col Médicis**, bas par devant, haut et assez évasé par derrière; le dessin, en lorange, est formé par des jours. Manches assorties au col.

**9. Col Amazone**. — Col taillé droit, orné d'un jour et replié également tout autour; manches assorties, cravate de foulard.

**10. Tapis au crochet ordinaire**. — Il y a vingt manières de réunir les unes aux autres les étoiles au crochet que l'on a exécutées séparément. Pour obtenir notre tapis n<sup>o</sup> 10, nous faisons d'abord chaque étoile l'une après l'autre entièrement au crochet; elles sont assez clairement dessinées pour nous dispenser d'entrer dans des explications oiseuses. Il est bien entendu que l'on n'est pas forcé de limiter à quatre le nombre des étoiles; on surbordonne ce nombre à la grandeur du tapis que l'on veut obtenir. La réunion des étoiles s'obtient par un travail suivi au crochet.

On commence par faire la moitié du motif, qui forme le milieu du tapis; puis la moitié des picots ou s'appuie la pointe de l'étoile; on fait l'autre moitié des picots en travers, puis on commence la moitié du carré; on va d'un angle à l'autre; on forme le dessin au fur et à mesure, en montant entre les deux



étoiles, et s'appuyant d'abord sur celle de droite lorsque l'on redescendra pour former l'autre moitié du motif central, on prendra son point d'appui sur l'étoile de gauche. En redescendant, on continue la première partie du carré du milieu que l'on interrompait pour s'en aller en croix. On entoure alors l'étoile de gauche en pied, et, en redescendant, on prendra sur la seconde étoile de gauche, on revient encore au carré du milieu, que l'on termine au fur et à mesure que l'on monte et que l'on descend.

Cette explication paraîtra confuse pour les personnes qui ne connaissent pas le travail du crochet, mais elle sera parfaitement comprise, du moins de l'espèce, par celles de nos lectrices habituées à cet ouvrage.

La bordure de carré est trop facile à comprendre pour qu'il soit nécessaire de l'expliquer point par point; il suffit de faire remarquer qu'à chacune des dents extérieures s'adapte un petit gland que l'on fait soi-même, et que l'on coud ensuite à ces pointes.

Si on exécute ce dessin en petite ficelle grise, on pourra se faire un ravissant tapis de table.

11. Bande en lacet et soutache. — Ce modèle



8. COL MÉDICIN.

d'or, il servira d'ornement aux rideaux et portières de campagne, d'encadrement pour dessus de table de jardin.

Le lacet peut être cousu au point devant ordinaire ou encadré d'une petite ganse plate couponnée de laine travaillée ou de soie plate noire formant pointillé. Si l'encadrement se fait en petite ganse, on obtiendra le pointillé par une espèce de petit point de côté; si, au contraire, la ganse est plate, on fera dessus une petite piqûre au point arrière, avec intervalle. Les arabesques qui encadrent le lacet se font au point de chaînette, ou bien en soutache très fine, ou en petit câblé.

12. Pélerine

de cachemire léger, entièrement recouvert d'une dentelle perliée, fausse blonde, et d'un effilé de soie mêlé de jais, allant depuis le tour du cou jusqu'en bas. Autour de l'encolure, une faïse de dentelle, et au milieu du dos, posé au cou, un nœud à grands pans, composé de coque: plates retombant l'un sur l'autre. Les deux bouts de chaque pan sont ornés d'un effilé et d'une fleur de blonde perliée au-dessus. Ce n'est rien, et c'est charmant. Le poids des effilés fait tomber la pélerine, qui suit toutes les ondulations du corps et se drape au bas de la taille d'une façon toute charmante.

11. Paletot-pardessus ajusté en cachemire noir garni de biais moirés surmontés d'une passementerie formant boules et de guipure de laine. Poches carrées placées sur les petits côtés



2. OMBRELLE DE VISITES.



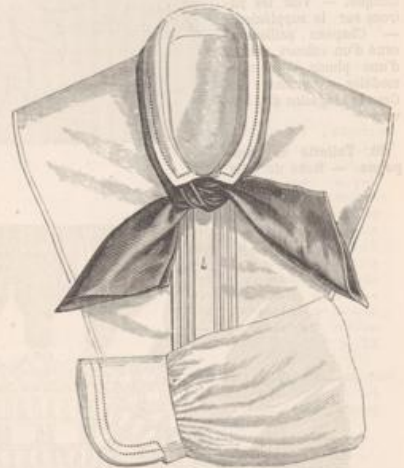
4. EN-TOUT-CAS.



3. EN-TOUT-CAS.

peut s'exécuter de bien des manières et s'employer à bien des usages. Exécuté sur cou-til en tresse alpaga rouge et en soutache de laine jaune

han de faille vert bronze. Corsage ajusté à basques tournantes un peu pointues devant et derrière, agrémenté de boutons de nacre à quatre trous, avec poche de mouchoir sur les côtés. Voir sur le supplément les patrons de ce corsage.



9. COL AMAZONE.

16. Costume de fillette de six ans, en toile batiste de couleur paille ou écru. La jupe, montée par derrière à longs plis plats ou plis écosais, est unie par devant et agrémentée d'une petite bande en broderie anglaise et de galons blancs posés en brandebourgs. Les mêmes ornements sont reproduits sur le paletot droit, dont les patrons, en grandeur naturelle, se trouvent sur notre supplément. Col marin en toile triple bien empê-sée.

17. Toilette

de sortie. — Robe en poil de chèvre de deux tons havane. Le devant de la robe est de nuance foncée; les ruches, qui forment quilles, sont de nuance claire; les volants qui recouvrent la traîne sont foncés et traversés par des biais clairs. Tunique-chape de nuance claire. Corsage havane clair à longues basques devant; il s'ouvre sur un gilet Louis XV de nuance foncée; boutons en acier ou en argent ciselé.

18. Toilette de promenade.

— Robe de toile écru, ornée dans le bas d'un haut volant plissé surmonté d'une bande de broderie anglaise; cette bande brodée est de même étoffe que le corps de la robe. La tunique ronde et le paletot sont encadrés de la même bande de broderie. Paletot se boutonnant sur les



6. OMBRELLE DE GRANDE TOILETTE. 5. OMBRELLE-CANNE OU DOUAIRIÈRE.

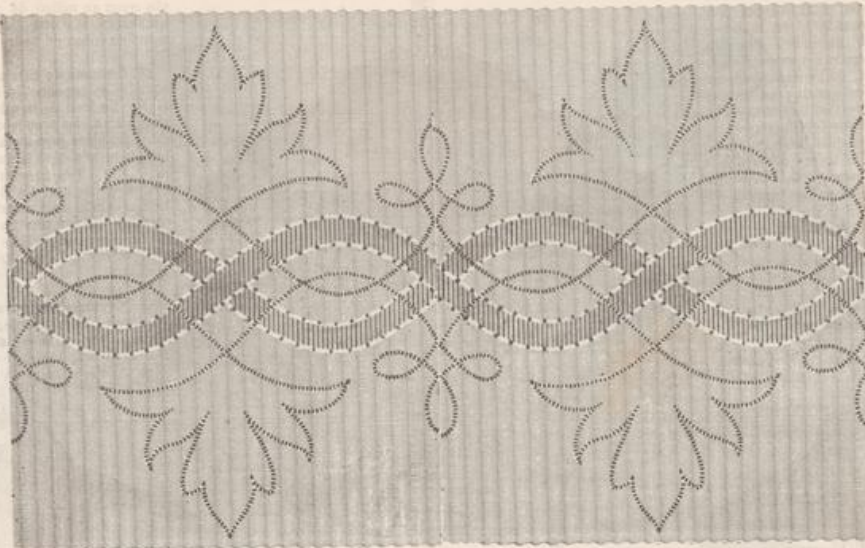
7. OMBRELLE DE VOITURE.



côtés; la poitrine est ornée de deux rangs de boutons camaïeu ou de nacre. — Voir sur le supplément les patrons de ce paletot.

19. Toilette de campagne. — Robe de toile batiste. Premier jupon orné de deux volants plissés régulièrement, surmontés chacun d'un large biais de toile bleue liseré de blanc. Tunique tombant en pointe de châle par derrière, drapée, arrondie sur le devant, et encadrée d'un large biais bleu surmontant un petit plissé. Corsage à basques fuyantes s'ouvrant sur un gilet de batiste bleue; il est orné d'un biais dominant un plissé de même hauteur que celui de la tunique. — Voir les patrons sur le supplément. — Chapeau paille, orné d'un velours noir et d'une plume. Ces trois modèles viennent des Grands Magasins du Louvre.

20. Toilette de campagne. — Robe de toile



11. BANDE EN LACET ET SOUTACHE.

batiste. Le jupon arrondi est garni dans le bas d'un haut volant plissé régulièrement, surmonté d'un triple biais. La double jupe, drapée sur les côtés et relevée en un large pli creux, est garnie également d'un volant plissé. Paletot à grand col-matelolet, ceinturé devant et derrière, à basques droites et arrondies; il est garni de boutons camaïeu et orné de biais assortis à ceux des deux jupes. N. NOUVEAU.

PLANCHE COLORÉE

Première toilette, en faille mauve et faille paille. Grande jupe mauve à traîne formant manteau de cour, garnie dans le bas d'un haut volant doublé de faille paille et monté à gros plis se coiffant dans le haut. Cette jupe se replie en revers et se rattache sous le pouce dans la largeur de la



10. TAPIS AU CROCHET ORDINAIRE.



traine; un bouquet de violettes de Parme, mêlées d'épis, retient ce revers par côté. Le devant du jupon est garni de deux rangs de blonde blanche; dans le bas, un volant remontant des côtés et garni à l'extrémité d'un plissé coquillé doublé de faille. Le volant est surmonté de deux tuyautés se contrariant et posés de façon à montrer la doublure en faille couleur paille. Des pattes frangées retombent de chaque godet. Corsage montant et ouvert en cœur, à basques, avec revers liséré en faille paille. Fraise de faille mauve et deuxième fraise en dentelle blanche. Manches à sabot, garnies d'un plissé de sole et d'un double plissé de crêpe lisse retombant sur un flot de dentelles blanches.

*Robe de visite.* — Cette toilette est la même (vue par devant) que celle qui se trouve à la première page de ce numéro. Nos lectrices voudront bien, pour la description, se reporter à la figure 1.



12. PÉLERINE DE CACHEMIRE ET DENTELLE PERLÉE.



13. PALETOT PARDESSUS AJUSTÉ.

entre autres, pour les jours chauds, à la campagne, des batistes de fil écossaises à grands et petits carreaux, imitant, à s'y tromper, les mouchoirs à carreaux des paysans, avec cette différence que le tissu est très-fin. Au premier abord, cela semble bizarre, et pourtant, si l'on choisit un ensemble harmonieux de couleurs, on peut exécuter avec cette batiste de charmantes tunique. On les garnit avec une broderie anglaise ou un petit volant en pareil et en biais festonné à la main en coton, de la couleur dominante. On trouve aussi des batistes rayées blanc et noir, avec lesquelles on fait tout le costume. Jupon couvert de volants plissés, à petits

COURRIER DE LA MODE

On a rarement fait, je crois, pour la saison d'été une plus grande variété d'étoffes nouvelles et de fantaisie. J'ai vu,

plus couchés ou alternant avec d'autres volants frocés; ces volants se terminent par un ourlet ou par une petite valenciennes anglaise, qui, achetée à la pièce, ne coûte guère plus de 15 centimes le mètre. La tunique, en forme de blouse, se fixe à la taille par une ceinture de sole noire avec aumônière de soie. Ce genre d'accessoire est très-commode, avec les robes très-légères qui ne permettent pas de placer une poche dans la jupe. J'ai déjà indiqué le moyen de



14. COSTUME DE FILLETTE DE ONZE ANS.

15. COSTUME DE VOYAGE.

16. COSTUME DE FILLETTE DE SIX ANS.

17. TOILETTE DE SORTIE.





1874

N° 122

REVUE DE LA MODE  
*Gazette de la Famille*  
 13. Quai Voltaire à Paris  
*Éditée par M. Kingobury 7, rue Louboulin*



faire des n  
 fetas  
 à gr  
 perle  
 riant.  
 sus 4  
 ainsi.  
 mém  
 en h  
 deux  
 ut f  
 fixa  
 pose  
 tran  
 il en



On peut se faire une idée de l'état de la France à cette époque en lisant les lettres de nos pères. Les lettres de nos pères nous font connaître les mœurs, les usages, les coutumes de leur temps. Elles nous font connaître les idées, les sentiments, les passions de leur temps. Elles nous font connaître les vices, les vertus, les fautes, les mérites de leur temps. Elles nous font connaître les misères, les douleurs, les joies, les tristesses de leur temps. Elles nous font connaître les besoins, les intérêts, les espérances, les craintes de leur temps. Elles nous font connaître les forces, les faiblesses, les ressources, les dangers de leur temps. Elles nous font connaître les progrès, les régressions, les innovations, les traditions de leur temps. Elles nous font connaître les causes, les effets, les conséquences de leur temps. Elles nous font connaître les principes, les maximes, les lois de leur temps. Elles nous font connaître les hommes, les femmes, les enfants de leur temps. Elles nous font connaître les rois, les princes, les seigneurs, les bourgeois, les artisans, les paysans de leur temps. Elles nous font connaître les guerres, les révolutions, les réformes, les révoltes de leur temps. Elles nous font connaître les sciences, les lettres, les arts, les métiers de leur temps. Elles nous font connaître les religions, les philosophies, les opinions de leur temps. Elles nous font connaître les mœurs, les usages, les coutumes de leur temps. Elles nous font connaître les idées, les sentiments, les passions de leur temps. Elles nous font connaître les vices, les vertus, les fautes, les mérites de leur temps. Elles nous font connaître les misères, les douleurs, les joies, les tristesses de leur temps. Elles nous font connaître les besoins, les intérêts, les espérances, les craintes de leur temps. Elles nous font connaître les forces, les faiblesses, les ressources, les dangers de leur temps. Elles nous font connaître les progrès, les régressions, les innovations, les traditions de leur temps. Elles nous font connaître les causes, les effets, les conséquences de leur temps. Elles nous font connaître les principes, les maximes, les lois de leur temps. Elles nous font connaître les hommes, les femmes, les enfants de leur temps. Elles nous font connaître les rois, les princes, les seigneurs, les bourgeois, les artisans, les paysans de leur temps. Elles nous font connaître les guerres, les révolutions, les réformes, les révoltes de leur temps. Elles nous font connaître les sciences, les lettres, les arts, les métiers de leur temps. Elles nous font connaître les religions, les philosophies, les opinions de leur temps.



faire soi-même une riche aumônière, coûtant, dans les grandes maisons, de 45 à 60 fr. On taille une aumônière en taffetas noir; on applique sur la soie un morceau de tulle roide à gros trous, et on place sur chaque maille de tulle une perle de jais noir, de façon à ce que les perles se contractant, tout le tulle soit exactement recouvert. Le dessus et le revers, cachant l'ouverture, sont seuls brodés ainsi. On taille ensuite un autre morceau de soie sur le même patron pour former la pochette, et on double le tout en lustrine de soie noire, après avoir cousu en surjet les deux morceaux de l'aumônière, on fait tout autour un petit feston en jais, en enfilant six perles de suite et en les fixant à la couture, de manière à former ce feston.

Dans le bas de l'aumônière et dans le bas du revers, on pose une frange de jais haute de 3 centimètres; cette frange peut se faire aussi avec des perles que l'on enfle; il en faut de 10 à 12; on repasse l'aiguille et le fil une se-

conde fois dans les perles en oubliant la dernière, qui sert à fixer les autres, et on fait deux ou trois points bien solidés sur la couture pour attacher le brin de frange, et ainsi pour tous les autres. Les montants de l'aumônière et le tour de taille peuvent se faire également avec de la soie recouverte de tulle et des perles, mais ce serait bien long; un galon de jais remplit le même but. Ce travail est à la portée de tout le monde et son prix de revient est presque nul. Un morceau de soie, qui peut fort bien ne pas être neuve puisqu'elle est entièrement recouverte, et une certaine quantité de perles de jais, c'est tout. J'en ai employé huit masses à 50 centimes pour l'aumônière seulement; avec les montants et le tour de taille, douze masses suffisent. Nous procurerons un patron d'aumônière à celles de nos abonnées qui en feront la demande.

Je reviens aux étoffes. Les petits taffetas grisaille à raies blanches et noires sont extrêmement en vogue. On fait

avec ces petites soies de très-jolis costumes en les combinant avec une ancienne robe de soie noire. Le jupon, composé, par exemple, de volants noirs et de volants rayés alternant les noirs, plissés à petits plis, ceux rayés froncés, ou bien les volants noirs garnis de petits plissés en taffetas rayé. La tunique, en taffetas rayé, garnie de chicorées noires; manches noires à parements rayés. Echelle de nœuds noirs sur le devant de la tunique. Autre combinaison. Jupon tout noir. Le tablier carré, encadrant exactement la jupe et la serrant sur les côtés, est composé de bandes, ayant 10 centimètres, en taffetas rayé blanc et noir ne formant pas grisaille; des raies bien nettes; le pouf est formé par deux grands pans carrés en taffetas rayé, bouffant sous une écharpe noire et retombant assez bas sur la jupe, par derrière. Le tablier et les pans sont ornés d'une dentelle noire dans laquelle une frange mousseuse blanche fait transparent. Corsage de soie noire à basques rondes, unies sans plis ni ouvertures, assez



18. TOILETTE DE PROMENADE.

19. TOILETTE DE CAMPAGNE.

20. TOILETTE DE CAMPAGNE.

courtes et boutonnant jusqu'en bas par devant; manches rayées, garnies de revers noirs ornés d'une dentelle noire et d'un effilé. Avec ce charmant costume, un chapeau composé d'une guirlande de marguerites avec un fond mou en tulle léger. Je préfère cela, pour la rue, à l'absence absolue de fond, ce qui fait ressembler absolument les chapeaux à une coiffure. Cette forme doit être réservée aux toilettes de théâtre, de mariage ou bien de voiture.

On porte beaucoup de tuniques formant deux grands pans retombant de chaque côté et s'évasant par devant. Ces pans sont rejetés en arrière au moyen d'un ruban qui se noue sous le pouf du jupon. Par derrière, le corsage forme une basque assez courte. Cela se nomme tunique Directoire. J'en ai vu une fort belle composée de bandes de faille ou de rubans et de passementeries perlées très à jour, larges de 7 à 8 centimètres; tout autour, une dentelle perlée. On peut mettre cette tunique sur toute espèce de jupon noir

ou de couleur. C'est également fort joli en sicilienne garnie d'un tour de plume frisée en couleur bronze, havane clair, mauve.

On teint les plumes selon la nuance, ou on emploie la plume naturelle, particulièrement avec les teintes grises et havane, et c'est charmant. Le seul défaut d'un semblable costume, c'est son prix très-élevé. Du reste, comme je le disais au commencement, il se fait une telle variété d'étoffes de tout prix, que les femmes économes ou celles dont la situation leur fait une loi de la simplicité, ont mille moyens d'être belles à bon marché, en été surtout. La qualité de l'étoffe n'est quelquefois que pour bien peu de chose dans l'élégance d'un costume. Une robe bien taillée, bien appropriée à la tournure, au teint de celle qui la porte, peut, en tissu à 2 fr. le mètre, sembler charmante et du meilleur ton, surtout si elle est accompagnée d'accessoires heureux. Si le chapeau sied au visage, si le pied est bien chaussé, si

la main se dessine sous un gant d'une bonne coupe, enfin si le tout révèle la femme comme il faut.

J'ai fort apprécié certains tissus rayés blanc et bleu, blanc et rose, ou gris et bleu, gris et rose, qui ressemblent à de la batiste, sans être tout fil, et qui se rapprochent sensiblement de ce que l'on nommait autrefois le linon, avec lesquels on peut faire de délicieux costumes d'été. On garnit le jupon de volants plissés, ornés ou non d'un petit agrément valenciennes anglaise ou fausse malines, ou que l'on festonne quand on se contente de les froncer. Les tuniques sont entourées d'une semblable garniture. On emploie aussi beaucoup la broderie anglaise, la broderie à raies, soit que cette broderie s'exécute sur une étoffe unie, batiste, linon ou nansouk, soit qu'on la dispose par bandes quand il s'agit d'étoffes rayées ou à carreaux. On fait, je le répète, beaucoup d'écharpes en même étoffe, garnies comme la robe, ou des pèlerines ne dépassant la taille que de 8 ou 10 centi-



mètres, car il est certain que la tendance de la mode est d'infliger le vêtement pardessus, même en été. C'est fâcheux, car l'usage de sortir quand il fait très-chaud avec le simple corsage de sa robe ou une polonaise était bien comode, il faut en convenir. Maintenant, comme chaque chose a son bon et son mauvais côté, cela aura l'avantage de permettre les corsages décollés en dessous des tissus légers tels que la grenadine. Du moment où on recouvre sa taille, dans la rue, d'une pélerine, d'un mantelet ou d'un fichu croisé cachant les bras et les épaules, on peut adopter une mode très-fraîche l'été, très-élégante et fort admissible, même dans la journée dans l'intérieur de la maison. On se déhâsse de son vêtement en rentrant, et l'on éprouve ainsi un bien être réel.

MARIE DE SAVERNY.

### PLANCHE DE PATRONS

Premier côté.

#### BASQUINE A BASQUES RONDES

De la toilette 15 du numéro de ce jour

- N° 1. ———— Devant de la basquine à basques rondes. Le devant se raccorde au dos, à l'épaule, par les lettres A B, et au petit côté par les lettres C D.
- N° 2. ———— Petit côté de la basquine, se raccordant au devant par les lettres C D, et au dos par E F.
- N° 3. ———— Dos de la basquine, se raccordant au devant, à l'épaule par A B, et au petit côté par E F.
- N° 4. OOOOOOOO Manche de la basquine.

#### VESTE ISABEAU

(Le dessin de ce vêtement sera publié dans le prochain numéro.)

- N° 5. X-X-X-X-X- Devant de la veste Isabeau, se raccordant au dos, à l'épaule, par les lettres G et H, et au petit côté par I et J.
- N° 6. X-X-X-X-X- Collet renversé. Une ligne pointillée marquée d'un G indique l'endroit où ce col se raccorde à la couture de l'épaule.
- N° 7. O-O-O-O-O- Gilet, complément de la veste; on peut le monter à l'épaule, dans la même couture que celle du corsage; c'est pour cela que l'on voit les mêmes lettres de raccord, G et H, et au petit côté I. On peut aussi faire un dos tout droit, indépendant et sans couture.
- N° 8. ———— Petit côté de la veste Isabeau, se raccordant au devant par les lettres I et J, et au dos par K L et M.
- N° 9. ———— Dos de la veste Isabeau, se raccordant au devant, à l'épaule, par les lettres G et H, et au petit côté par K L à la ceinture et M. au bas de la basque.
- N° 10. XXXXXXXXXXXX Manche de la veste Isabeau.
- N° 10 bis. XXXXXXXXXXXX Revers en jarretière entourant entièrement le bas de la manche pour venir se boutonner sur le milieu du dessus.

#### PALETOT DROIT

POUR FILLETTE DE SIX ANS

(Dessin 16 du journal.)

- N° 11. O-O-O-O-O- Devant du paletot droit.
- N° 12. X-X-X-X-X- Dos.
- N° 13. ———— Manche.
- N° 13 bis. ———— Revers de la manche.

Second côté.

#### PALETOT CROISÉ

(Dessin 18 du journal.)

- N° 1. ———— Devant du paletot croisé sur la poitrine, portant les lettres A et B à l'épaule, et C et D à la couture de côté.
- N° 2. ———— Grand col marin, complément du costume. Une ligne ponctuée indique la couture de l'épaule et la lettre A le raccord.
- N° 3. ———— Petit côté tenant au devant par les lettres C et D, et au dos par E, F et G.
- N° 4. ———— Dos du paletot, tenant à l'épaule par les lettres A et B, et au petit côté par E et F à la couture de la taille, et G au bas de la basque.
- N° 5. X-X-X-X-X- Manche.
- N° 5 bis. X-X-X-X-X- Revers de la manche.

#### VESTE A BASQUES POINTUES

(Dessin 19 du journal.)

- N° 6. — O-O-O-O-O- Devant de la veste du costume de toile à basques pointues et fuyantes. Lettres H et I à la couture de l'épaulette, J et K à celles du petit côté.
- N° 7. — O-O-O-O-O- Gilet détaché complétant le corsage. Les lettres H et I sont répétées à l'épaule, la couture pouvant être prise dans celle du corsage.
- N° 8. XXXXXXXXXXXX Petit côté de la veste, tenant au devant par les lettres J et K, et au dos par L et M.
- N° 9. OOOOOOOOOO Dos se raccordant au devant, à l'épaule, par les lettres H et I, et au petit côté par L et M.
- N° 10. X-X-X-X-X- Manche.
- N° 11. X-X-X-X-X- Jarretière du parement de la manche.

Chiffres demandés.

E. B.

### DE L'INSTRUCTION DES FEMMES

Je commence tout d'abord par le proclamer bien haut; je ne suis point de l'avis de ceux qui pensent, avec Molière, que tout le savoir d'une femme doit consister à pouvoir distinguer un pourpoint d'avec un haut-de-chausse. C'est là une erreur singulière de croire que le bonheur du foyer domestique est attaché à cette sorte d'ignorance à laquelle certains moralistes, railleurs ou chagrins, condamnent la compagne de l'homme, sous prétexte qu'elle n'a pas de ses idées, c'est la faire se dérober à ses devoirs de mère et d'épouse. Certes, je ne conteste pas que ces devoirs, dans leurs détails les plus terre à terre, doivent être mis en première ligne; j'ai utraï même qu'il faut lui sacrifier toute autre obligation, quelle qu'elle puisse être; mais je prétends que rien n'est plus propre à faciliter l'exécution de cette tâche, la pratique de ces devoirs, qu'un fonds solide d'instruction et de connaissances vraies.

L'intelligence humaine est d'abord une faible étincelle, leur vacillante, qu'un rien peut ternir ou même éteindre dans l'enfance. Mise sous le boisseau dans les premières années par la sottise, l'ignorance, la superstition, ou atteinte par quelque choc violent, on la voit pâlir, comme la lampe privée d'huile, et mourir parfois, laissant la pauvre être qu'elle eût dû éclairer et guider, dans un état pire que la mort, et qui peut aboutir à l'incubisme ou la folie. S'ignominieusement attisée, au contraire, cette étincelle devient flamme, devient lumière. Elle s'échauffe, elle rai ne l'être humain, lui donne la force et le pouvoir de faire le bien et d'éviter le mal; c'est le flambeau divin que Dieu, dans sa souveraine bonté, a mis dans la main de l'homme pour dissiper les ténèbres de la route; si ce flambeau est éteint ou qu'il jette si peu de carté que les obstacles du chemin se dérobent à la vue, que d'hésitation dans la marche! que de chutes!

Je vois que suit la femme, celle dans laquelle la place sociale, est tout aussi parsemée de difficultés et d'écueils que celle de l'homme, et le flambeau de l'intelligence ne lui est pas moins nécessaire qu'à lui. Pourquoi donc n'oser de donner à la flamme naissante l'aliment nécessaire pour briller plus vive et plus forte; c'est-à-dire, pourquoi ne pas verser dans l'âme, dans l'esprit de la femme la dose de science, d'instruction, de connaissances nécessaires pour que son cerveau se fortifie, s'affermisse, pour que son jugement et son raisonnement se forment. Peut-on conclure qu'elle sera une mère moins dévouée, une femme moins aimante, parce qu'elle sera dévouée ou aimante avec plus d'intelligence et de tact? Sera-t-elle moins honnête, parce que son honneur et sa vertu auront pour base l'appréciation exacte du mal que produit le mal, et du bien que produit le bien? Ce n'est pas discutable.

D'ailleurs, qu'on le sache bien, ce n'est pas l'étude sérieuse qui donne les bas-bleus déclassés; les femmes à systèmes philosophiques qui redoutent justement les hommes sensés, parce que celles-ci se font gloire de désertir le foyer et de se soustraire aux devoirs sacrés de la famille, mais bien les éducations incomplètes, mal dirigées, intelligentes.

Je pourrais citer de nombreux exemples pris dans le monde où nous vivons. Je dirais, par exemple, quel peu de profondeur à la prétendue science de tel auteur féminin, bien connu par ses théories à tapage, aussi creues qu'ex travagantes. Et beaucoup de mes lectrices pourraient constater, à la simple lecture de l'une de ces élucubrations échevelées, combien est puérile cette parade de fausse science. Je prendrais comme contraste une mère, une femme du monde, élégante, charmante, qui a eu le rare bonheur de pouvoir élever auprès d'elle trois filles aussi charmantes qu'elle, avec l'aide d'une jeune institutrice qu'elle chargeait de faire travailler ses petites élèves. Ses deux fils, eux-mêmes, ont reçu de leur mère les premières notions indispensables pour suivre les cours des lycées, où ils sont entrés avec un degré d'instruction plus que suffisant pour débiter avec succès dans leurs études.

Voilà à quoi sert l'instruction des femmes: à faire d'elles les meilleures institutrices pour leurs enfants, pour leurs filles surtout!

Mais une sérieuse et solide instruction sert encore à autre chose, car la femme n'est pas seulement mère, elle est encore épouse; or, il n'est pas, ce me semble, de lien plus fort entre deux êtres que la communauté de pensées. L'homme a reçu en partage la force physique qui permet le travail assidu; de plus, son rôle, à lui, c'est de conquérir la fortune, la gloire, ou tout au moins d'assurer l'avenir de la famille qu'il se crée, et tous ses efforts tendent à ce but. D'où il résulte que pas un ne saurait se soustraire à cette obligation d'acquiescer la plus grande somme de connaissances possible, de crainte d'avoir à supporter l'humiliation d'une infériorité flagrante. Ceux-là même que la fortune met à l'abri de la nécessité de songer à l'avenir n'acceptent pas cette infériorité. Aussi, qu'arrive-t-il? L'homme, quand il entre dans la vie commune, dans le mariage, est arrivé au plus haut degré de perfectionnement

intellectuel qu'il puisse atteindre. Il se trouve en face d'une créature charmante, douce, gracieuse, qui le captive et le charme d'abord; puis il s'aperçoit bientôt que cette grâce, ce charme cachent une nullité absolue. Les questions un peu sérieuses n'ont aucun intérêt pour elle; si elle écoute son mari, c'est par déférence et parce qu'elle se plaît à entendre le son de sa voix; mais sa pensée ne le suit qu'à demi. Celui-ci s'aperçoit alors que sa parole n'éveille aucune sensation, aucune idée; ou bien, ce qui est pire, quand la femme croit comprendre, il la voit se jeter à corps perdu dans le verbiage, jugeant à tort et à travers, sans suite et sans raisonnement, heurtant à tout propos les règles du bon sens sans s'en apercevoir jamais.

Est-il rien au monde de plus déplaisant pour un mari que ce nullisme ou ce bavardage indéquant également le même défaut d'éducation? La vie intime et commune ne tarde pas, en ce cas, à devenir odieuse.

Combien il semble doux, au contraire, à l'homme absorbé par les affaires, par la politique, ou sur lequel pèse la lourde responsabilité d'une administration, de trouver, en rentrant à son foyer, une amie intelligente, capable de partager, d'apprécier les soucis, les inquiétudes, les préoccupations qui le dominent.

Le jugement d'une femme peut être aussi sain, aussi droit que celui d'un homme, quand on lui a appris à juger et à raisonner, et sa finesse d'intuition lui permet parfois de donner sur les plus délicates questions d'heureux et sages conseils. Je connais un mari d'un rare mérite intellectuel, — je pourrais dire l'un des plus grands hommes de notre époque, — qui ne prendrait jamais une décision grave sans avoir d'abord consulté sa femme, avouant bien haut qu'il n'avait eu, la plupart du temps qu'à se louer d'avoir suivi ses avis. Je dois ajouter que sa femme est aussi sage qu'éclairée et profondément instruite.

Si j'ai bien réussi à faire comprendre ma pensée, j'ajouterais que, jusqu'à ce jour, le mode d'éducation des femmes, en général bien entendu, semble pécher par un défaut capital, le manque absolu d'ordre et de classement, ce qui produit les éducations incomplètes dont je parlais plus haut.

On apprend une foule de choses simultanément, on les apprend mal, ce qui fait que deux ou trois ans après avoir fermé ses livres d'études, il ne reste de tant de savoir que des souvenirs confus. C'est là une expérience que plusieurs d'entre nous ont faite, et parfois on est tenté de s'écrier en face du résultat. A quoi sert donc de se donner tant de peine pour apprendre ce que l'on ne peut retenir? La est l'erreur. Ce que l'on apprend bien se retient aisément et se grave dans la mémoire pour ne plus en sortir. C'est cette vérité qui a présidé à l'idée de la publication hebdomadaire dont j'ai entretenu mes lectrices plusieurs fois déjà.

Dans cette publication, qui formera, au bout d'un certain temps, un cours complet d'éducation, on trouvera jour par jour, heure par heure, pour ainsi dire, le travail de l'enfant, décomposé, détaillé avec les instructions les plus précises pour la bonne exécution de ce travail.

A l'aide de ce guide, qui est le fruit de plusieurs années d'un travail sérieux, une mère imbue de cette pensée que jamais une jeune fille ne saurait recevoir de meilleurs enseignements que ceux de la famille, pourra entreprendre sans crainte ni fatigue ni ennui, cette tâche, qui semble si pénible, de l'éducation de ses enfants.

Ces cours seront divisés ainsi: les cours élémentaire et primaire réunis, comprenant les premiers éléments de grammaire, d'histoire, de calcul, etc., etc., gradués de façon à prendre l'enfant sachant seulement lire et écrire et à le conduire jusqu'à un certain degré d'instruction.

Le cours secondaire gradué de même, semaine par semaine, jour par jour, pour atteindre le cours supérieur. Ce dernier termine l'éducation de la jeune fille, qui aura acquis alors une somme de connaissances plus que suffisante pour être une femme d'un esprit distingué capable de prendre part à toutes les fêtes de l'intelligence.

Le même système de classement rigoureusement fait est adapté à la musique, d'après l'excellente méthode et l'inspiration immédiate du grand professeur Marmontel. Là, les résultats sont encore plus merveilleux, car avec du soin, de l'attention, en suivant exactement les indications données, on pourra facilement transmettre à autrui la science de cet art charmant de la musique, auquel il n'est, pour ainsi dire, plus permis de rester étranger. En dehors de la classification si intelligente des matières, la méthode d'enseignement dont j'entretiens mes lectrices repose sur un ensemble d'idées très-nettes, très-précises, qu'il m'a semblé intéressant de faire connaître à mes lectrices. M<sup>me</sup> Fabre et Gentilhomme qui ont conçu et élaboré ce plan d'éducation, qui en ont revu les détails avec un soin méticuleux, ont également développé leurs idées générales dans une petite brochure très-intéressante qui paraîtra incessamment et qui accompagnera le premier numéro spécimen du cours. Je ne manquera pas de faire part à mes lectrices de l'apparition de ce petit exposé, croyant ainsi leur rendre un véritable et réel service.

MARIE DE SAVERNY.



## LES SEPT ÉTOILES DE BOHÈME

II

## L'ÉNIGME DU TESTAMENT

Le loustic, encouragé par cette hilarité bruyante, attendit à peine qu'elle fût calmée pour continuer sur un ton de plus en plus railleur :

— Nos braves gens, dont la plupart sont des ladres fieffés, lettent l'argent par les fenêtres. Rien ne leur coûte, ni dépenses ni peines, pour produire leurs demoiselles de la manière la plus délatante. Ici, on organise un concert, où Elisabeth chante deux airs de bravoure. On a déjà bien répété dix fois, mais le père est au désespoir, Elisabeth dit-elle comme une vieille organisée. Son père la force à prolonger la cadence en la secouant, pour donner de la vibration à sa voix, au point de la rendre malade. La pauvre fonde en larmes au bel endroit; mais le vieux, qui sait à quoi s'en tenir sur la succession de M<sup>me</sup> Milborn, ne se laisse pas attendrir.

Alléluia, chez l'entrepositaire des tabacs, on donne un bal comme il n'y en a jamais eu dans Pilsen, ni ailleurs. C'est un bal allégorique; tout ce qu'il y a de plus ingénieux. J'en ai noté le programme. Dix-huit cousines et nièces, la plupart jolies comme des anges, paraîtront vêtues comme des créoles de la Virginie, portant dans leurs blanches mains des tiges de tabac en guise de lis; derrière elles s'avance, hie comme si elle sortait des ondes, la fille de la maison, la superbe Nina, sous les vêtements d'une fille de planteur. Elle marche vers l'hôte fêté, en se livrant à une mimique appropriée à la circonstance, et lui offre, dans un coquillage de naeere, une prise de tabac d'Espagne qui le forcera d'éternuer, et amènera la demoiselle à lui dire : « Dieu vous bénisse! »

Eh bien, tout cela n'est rien! s'écria Sandlers, qui allait continuer sans reprendre haleine.

— Rien!... fit l'aubergiste abasourdi.

— Rien!... répéta Sandlers avec autorité. Le présidente a juré de tout dépasser, elle a déclaré à son vieil adorateur, le major d'artillerie, qu'il ne l'épouserait jamais s'il ne l'y aidait pas.

Ce serment a fait son effet, le major est en train d'organiser un feu d'artifice dans le jardin de sa bien-aimée.

Quel feu d'artifice, messieurs!... Au milieu de flammes du Bengale, brillera le chiffre de l'hôte; et au dénoûment, lorsque le bouquet lancera la gerbe de ses dix mille fusées avec des détonations à faire croire à la fin du monde ou à la venue de l'An christi, la plus jeune des demoiselles de la maison, la ravissante Caritas apparaîtra, supportée par un appareil qui fait le plus grand honneur au major, au milieu d'un arc-en-ciel, et présentera au futur en espérance un diplôme d'immortalité en un soleil resplendissant.

Le chœur des convives battit soudainement des mains, comme s'il venait d'assister à cette féerie.

Le jeune homme aux vêtements noirs fit de son mieux pour s'associer à cet enthousiasme, mais son sourire devenait de plus en plus rebelle, et ses yeux, qu'il tenait heureusement baissés, avalaient quelque chose d'halluciné.

Il avait déjà exécuté sur sa chaise plusieurs mouvements, comme un homme qui cherche à partir sans se faire remarquer; et il allait prendre ce parti, lorsque ce damné bavard de Sandlers, dont la parole l'attachait malgré lui, ajouta de son air le plus mystérieux :

— Ce qu'il y a de plus piquant dans tout cela, c'est que je parle dix contre un que notre conseiller ne choisira pas une de ces nymphes que les parents vont lui jeter à la tête.

— Comment cela? demandèrent tous les auditeurs.

L'inconnu lui-même poussa cette exclamation, et rapprocha comme les autres sa chaise, car la physionomie de Sandlers avait l'aspect augural qui annonce la révélation d'un oracle.

— Ah! reprit-il, je n'y vois pas encore très-clair moi-même. Mais je tiens de bonne part, et sous main, que la vieille Milborn aurait légué aux hospices une somme de cent mille florins, avec cette condition que l'usufruit de ce capital appartiendrait à son petit-fils, jusqu'à sa mort, dans le cas où il prendrait pour femme la personne qu'elle lui avait désignée *in petto*, dans le secret de son âme... Au cas contraire, capital et intérêts, tout reviendra immédiatement aux hospices.

— Et cette personne?... demandèrent en même temps plusieurs curieux.

— Oh, cette personne? répéta M. Sandlers; voilà où gît la difficulté. Cette personne, la défunte ne l'a pas nommée.

— Comment la connaître alors?

— Elle a écrit son nom sur un billet cacheté qu'elle a remis à la générale de Wiefand, amis d'enfance de sa fille, la mère du conseiller, sous la recommandation expresse de ne l'ouvrir qu'après les fiançailles de son petit-fils.

— C'est merveilleux, murmura l'aubergiste.

— Mais demandez quelqu'un, n'y a-t-il donc aucun indice?...

— On ne peut, répondit Sandlers, former de conjectures précises sur personne, mais vraisemblablement son choix n'a pu s'arrêter que sur l'une de ses adjudantes.

— Adjudantes? répétèrent plusieurs personnes, intrigués en par ce mot.

Le vis-à-vis de M. Sandlers n'avait pas pris part à la question, mais évidemment il n'était pas fâché de la voir posée, et ne manifestait plus le désir de quitter la compagnie.

III

## LES SEPT

Le petit homme, qui croisait en importance d'instant en instant, c'est-à-dire en proportion de ses indiscretions, s'empressa d'expliquer le mot dont il venait de se servir :

— La défunte dame, dit-il, donnait le nom d'adjudantes à sept jeunes filles qu'elle retenait à tour de rôle auprès d'elle pendant un sabbat. — S'il se pencha si je sais à quoi ce nombre sept répondait dans son esprit. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était pour elle l'objet d'une espèce de culte. Était-ce à cause des sept tabernacles, des sept tables de la loi, des sept pains de proposition, du flambeau mystique à sept branches, des sept merveilles du monde?

C'était peut-être, insinua M. Sandlers, avec un clin d'œil d'yeux si guillerement spirituel sans doute, — c'était peut-être, comme il s'agissait du bon sexe, une allusion aux sept péchés capitaux. — D'avis qui poura.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que la vieille dame tenait ce chiffre sept dans la plus haute estime. — La mère du conseiller, sa fille, était âgée de trente-cinq ans lorsqu'elle mourut; elle s'appelait Johanna, nom composé de sept lettres, comme le sien propre, celui de *Milborn*.

— Son petit-fils était né un 7, le septième mois de l'année. Elle prétendait, depuis longtemps, qu'elle ne passerait pas quatre-vingt-quatre ans, et elle a tenu parole! — Juste, à sa mort, son petit-fils se trouve âgé de vingt-huit ans; tous nombres qui se décomposent par sept.

Elle avait fait là des recherches singulières. Chaque période de sept ans, disait-elle souvent, contient quatre-vingt-quatre mois, et chaque semaine de sept jours, quatre-vingt-quatre heures châlées. Elle vous aurait dit combien de formalités la Bible rapportait à ce nombre, et comme quoi, chez tous les peuples païens eux-mêmes, on en faisait la base de ses plus grandes solennités.

— Mais les adjudantes?... interrompit un auditeur, impatient de cette digression.

— J'y suis, répartit Sandlers. Elles étaient au nombre de sept, comme je vous le disais, et la dame ne les gardait jamais auprès d'elle plus de sept ans. Lorsqu'elle les prenait, elles devaient avoir juste quatorze ans et sept mois, ni plus ni moins. Mais il n'y a pas d'exemple qu'elle en ait gardé une seule tout le temps désigné.

Non-seulement, en effet, elle les choisait parmi les plus accomplies, mais grâce à ses leçons, à ses soins, à ses exemples, grâce à son tact pour développer leurs qualités, pour les produire dans le monde, elles devenaient si parfaites qu'elles étaient toujours et promptement demandées. On se les disputait comme des trésors.

Le fait est que c'était une personne bien entendue, et une rare institutrice! Elle les initiât à tout ce qu'une femme doit connaître. Leurs occupations consistaient à lui tenir compagnie, à lui faire la lecture, à prendre part à la conversation dans le cercle intérieur. Elles surveillaient la maison, tenaient les livres de dépense, faisaient la correspondance sous sa dictée.

Cela durait depuis la mort de sa fille. Tous les parents briguaient la faveur de lui confier les leurs, car il n'y avait pas de meilleure école. Mais elle était difficile. Elle choisissait toujours les plus jolies, sans avoir égard ni au rang ni à la fortune.

Elle exigeait encore qu'elles eussent une teinture de langue française, d'anglais ou d'italien, car elle correspondait journellement en ces trois idiomes.

Enfin, elle exigeait une instruction scientifique complète, une certaine perfection sur un instrument quelconque, de l'habileté dans les travaux d'aiguille, et des dispositions à la danse, qui est l'origine de l'élegance dans la tenue.

— La dame avait eu goût, dit un des assistants.

— Aussi, poursuivait l'infatigable parleur, sa maison était le cercle le plus recherché de la ville et des environs, et tous les étrangers de distinction y ayant accès, les jeunes personnes y passaient une existence charmante.

La vieille dame faisait son affaire de leur toilette, qui était toujours élégante, et quand les parents n'en avaient pas les moyens, elle y pourvoyait de sa bourse. Elle soutenait longtemps encore, après leur départ, celles qui en avaient besoin, et elle était toujours la marraine du premier-né.

En mourant, elle a pris soin de laisser des legs considérables à celles qui étaient en exercice et qui en avaient besoin.

— Eh bien, dit l'aubergiste en plaisantant, la p... 1.

ces jolies adjudantes recommanderiez-vous de préférence au conseiller?

— Laquelle? répliqua M. Sandlers en se versant le reste d'une bouteille, — personne autre que ma propre nièce, la quatrième enfant de mon frère; je la lui souhaite! — Et puis, ajouta-t-il en baissant la voix avec intention, il y aurait moyen de causer un peu de moi avec un neveu aussi riche.

Notre Charlotte est une brave et robuste fille... Vous la connaissez, du reste...

— C'est vrai, dit l'aubergiste, une superbe personne!

— La vieille dame l'appréciait. La belle a des yeux comme des escarboucles, les joues comme des pêches, et pas une ne l'égale à la vaise. Joignez à cela qu'elle parle français à vous faire dresser les cheveux, écrit à ravir et chante comme une fauvette.

— Vous me faites venir l'eau à la bouche, remarqua en souriant un jeune homme de bonne mine; — sur ma foi! si j'avais su tout cela un peu plus tôt, j'y aurais regardé de plus près en traversant Pilsen. J'ai quasi envie de rebrousser chemin et d'aller risquer mon salut contre ces sept jeunes filles du sabbat. Evidemment, M<sup>lle</sup> votre nièce revient de droit au conseiller, qui ne peut manquer de la choisir; mais il en reste encore six, qui ne me semblent pas indignes d'intérêt.

— Je le crois!... dit le copiste.

Et, mettant l'index droit sur le pouce de la main gauche, il commença l'énumération suivante :

— J'ouvre la marche : primo, par M<sup>lle</sup> Amélie Wrangel.

Vrai Dieu! en voilà une fille! Je ne sais si vous connaissez ce genre de femmes que l'on appelle batteuses de langue! Parmi elles, il ne faut pas compter seulement celles qui abusent de la permission de parler, — ce qui est un défaut capital, pour une femme aussi bien que pour un homme...

L'assistance ne put s'empêcher d'échanger un sourire et quelques signes passablement narquois; mais le narrateur n'eut garde de les prendre pour lui et poursuivit :

— Il y a encore celles qui, par un grassèment adroit, ajoutent à la douceur et à la grâce de leur prononciation; mais surtout celles qui, en parlant, et même lorsqu'elles ne parlent pas, humectent involontairement leurs lèvres du bout de leur langue. Les gens qui s'y connaissent tiennent ce genre de femmes pour des sirènes dangereuses. La sôcheresse des lèvres, disent-ils, trahit l'ardeur du sang; c'est pourquoi les femmes dont les lèvres offrent cette teinte vive et chaleureuse portent dans les yeux une expression incendiaire.

Amélie doit être rangée dans cette classe; elle a dix-huit ans, une tournure délicieuse; elle appartient à la première famille de l'endroit, dont elle est l'enfant unique; le père possède deux propriétés considérables. La réputation de tout ce monde est sans tache.

Secundo : Prokofjewna Tchimidama.

— Voilà un nom!

— Un nom russe. La mère, fille d'un prédicateur luthérien, se maria, pendant la guerre, avec ce colonel qui arriva à Pilsen légèrement blessé. Il trouva moyen de se faire aimer de la petite du ministre; mais six mois ne s'étaient pas écoulés après son mariage, qu'il prétexta un motif sérieux pour retourner dans son pays, et jusqu'ici il n'a pas encore trouvé moyen de revenir chercher femme et enfant.

Prokofjewna appartient aux nez retroussés. Elle a tout au plus seize ans, et l'on ne peut imaginer moins plus piquant et plus mignon. Pur de la fortune, zéro; mais la vieille Milborn lui a constitué un legs qui suffira, à la rigueur, à la doter.

Tertio : Berthe, la dernière enfant, l'enfant de la vieillesse de mon chef, le conseil dirigeant de Pilsen. Cette jeune personne gagne à être vue d'un peu loin. En la regardant de trop près, on découvrirait quelques grains de petite vérole sur les joues et sur le front; mais elle n'en est pas défigurée!...

Il règne un air de grandeur dans son maintien. Elle a la prestance d'une czarine. Partout elle obtient le premier rang.

La noblesse de son âme se reflète dans son regard, et elle en remonterait, en fait de savoir, à un docteur. La critique veut lui reprocher une sorte de froideur; mais pour quiconque la connaît bien, ce n'est que de la dignité. — Elle sait qu'elle est plus instruite que les autres, mais elle n'en tire pas vanité. Seulement elle n'a pas le talent de se mettre à la portée de celles qui lui sont inférieures.

Quarto : ...

Ici, le conducteur montra sa tête, en entre-bâillant la porte :

— Messieurs et dames, dit-il, il faut vous préparer à monter en voiture, on finit d'atteler.

Ce fut le signal de la fin de l'histoire, ou plutôt l'histoire resta sans conclusion, tout le monde s'étant levé à cet appel.

Mais le jeune voyageur de la chaise de poste n'était pas soumis à la même exigence. En se levant comme les autres, il paraissait avoir un bot particulier.

Ayant discrètement invité par un signe M. Sandlers à le suivre, il se glissa dans un cabinet voisin de la salle commune.



IV

CHARLOTTE SANDLERS

M. Sandlers prit à peine le temps de régler avec l'hôte le prix de son repas, et se rendit, fort intrigué, à l'invitation de l'inconnu.

Celui-ci referma la porte, et quand ils furent en tête-à-tête :

— Mon cher monsieur, lui dit-il, les minutes pressent, je vais au fait sans préambule. Vous êtes homme d'esprit et vous me comprendrez...

M. Sandlers, désorienté au point de perdre l'occasion de placer une réplique, s'abaissa en se rengorgeant.

— Je suis, poursuivit son interlocuteur, l'ami d'enfance du conseiller Stephen Brucker...

A cette déclaration, le petit homme passa du jaune au vert et faillit s'évanouir. Le voyageur en profita pour achever, sans lui laisser le temps de l'interrompre :

— Empêché par son service, le conseiller n'a pu venir en personne pourvu au règlement de la succession de son aïeule. Il m'a prié de le remplacer; or, je me rends de ce trait à Pilsen, muni de ses pleins pouvoirs.

Mon ami, qui est homme de prévoyance, m'a chargé particulièrement de réparer les oublis que M<sup>me</sup> Milborn pourrait avoir commis dans ses derniers moments. Or, d'après ce que je viens d'apprendre, de votre bouche même, vous êtes un de ceux qui peuvent se cr-ire lésés, et je suis prêt à commencer ma mission en vous indemnisant et en vous remettant la gratification à laquelle vous avez incontestablement droit.

Le pauvre Sandlers confondu, ahuri, se croyait l'objet d'une odieuse mystification ou d'un détestable rêve.

Le jeune homme mit le comble à son embarras et à sa stupeur en glissant un rouleau de cent florins entre ses malheureux doigts.

— Honoré monsieur, s'écria-t-il, en proie à un désespoir comique, après avoir enfin recouvré la parole; que n'ai-je, avant de partir, fermé ma maudite bouche du grand sceau de la municipalité!... Qu'allez-vous penser de moi?... De quoi n'ai-je pas bavardé!... Maudite langue!...

— Rassurez-vous, monsieur Sandlers...

— Si l'a un coupable, c'est, je vous l'affirme, le vin que cet empoisonneur d'aubergiste a, pour sûr, remonté avec des spiritueux; car j'avais à peine entamé la seconde bouteille que j'éprouvais comme des démangeaisons à la langue; maudite langue!... Elle s'est emportée, à la fin, comme un âne qui a rompu son licou. C'est une fameuse leçon pour l'avenir. Mais aussi, comment aurais-je été supposé que, parod ce tas d'imbéciles voyageurs, se trouvait précisément l'honorable mandataire de ce cher M. le conseiller? Maudite, maudite langue!...

Le jeune homme le rassura par quelques paroles amicales, protestant qu'il remerciait le hasard d'avoir amené cette rencontre, puisque, grâce à la connaissance de l'état des choses, il avait pu se former une idée à peu près exacte de toute cette affaire d'hoirie.

Puis, arrivant à l'objet secret et essentiel de cet entretien, il le pria de lui faire connaître les trois adjudants dont il n'avait rien dit, et particulièrement ce qu'il savait ou ce qu'il conjecturait sur celle que M<sup>me</sup> Milborn avait pu désigner *in petto* à son père.

— Quand vous me pentriez par les pieds, répondit M. Sandlers en mettant la main sur son cœur pour indiquer la véracité de sa déclaration, — sur cet article-là je ne sau ais rien vous donner de certain. Ma supposition de tout à l'heure, que cette jeune fille se trouve entre les sept, est également une parole en l'air que m'a soufflée mon imagination.

Dans tous les cas, il n'entraî pas dans les intentions de la vénérée défunte de contrarier l'inclination de son petit-fils, puisqu'elle a ordonné de n'ouvrir son billet qu'après les fiançailles de celui-ci.

— C'est bien, dit le jeune homme, mais les adjudants?...

— Oh! pour ce qui est de ces belles enfants, je les connais par cœur, et vous ne pouvez, — je le dis sans vanité, — vous adresser mieux.

— Au fait! au fait! interrompit le jeune homme avec impatience.

— Bien, bien! reprit soudain le copiste sans autre exhortation, vous voulez parler de ces demoiselles, — parlons de ces demoiselles. Où en étions-nous? Si je ne me trompe, j'ai déjà dit un mot de M<sup>lle</sup> Wrangel, de Prokofjevna, de la fille de mon chef et de ma nièce Charlotte Sandlers, quatrième fille de mon frère. Par conséquent, je n'ai plus à parler que de la plus petite moitié, c'est-à-dire des trois qui restent.

Mais, entre nous, le cœur sur la main, je puis vous le dire tout de suite, si j'avais l'honneur d'être M. le conseiller, — je ne dis pas cela parce que Charlotte est ma nièce et ma plus proche parente par le sang; — d'ailleurs, vous la verrez vous-même et vous vous écrierez: « Si mon noble ami, le conseiller de Régence, a de bons yeux, son choix n'est pas douteux, il prendra celle-ci et pas une autre! »

Voyez-vous, très-honoré monsieur, je suis un vieux ser-

viteur fort endommagé dans ma personne, et bien étranger aux choses de la galanterie; mais pour cette belle enfant, tous mes égards! Elle a quelque chose dans la physionomie de fin, de distingué; elle a déjà un air, — sur ma parole! comme si elle n'était au monde que pour devenir conseillère de Régence!

Ce qui n'est pas moins sûr, je vous le dis avec la même sincérité, — Dieu sait si c'est moi qui voudrais surprendre la religion de ce cher M. le conseiller! — elle était la véritable Benjamin, l'enfant gâtée de notre digne madame Milborn, — que le ciel ait son âme!

M. Sandlers ne se borna pas, en ce moment, à appuyer la main sur son cœur, il leva avec sentiment les yeux en haut et parut essayer une intention de larme au coin de sa paupière. Mais voyant son interlocuteur prêt à l'interrompre, il reprit soudain :

— La salate femme! elle ne cessait de me répéter, chaque fois que je la rencontrais: « Monsieur Sandlers, croyez-moi, votre nièce est un trésor, un joyau de couronne; celui qui la prendra pour femme sera un heureux mortel!... »

Le garçon d'hôtel se précipita dans le cabinet, annonçant que les voyageurs et les chevaux ne pouvaient pas attendre davantage, et que si M. Sandlers ne venait pas de suite...

Le petit homme n'attendit pas la fin. Il bredouilla un rapide adieu à son généreux inconnu, lui renouvela la prière d'oublier et d'excuser son intempérance de langue pendant le repas, et s'élança d'un bond vers le marchepied de la diligence.

Pour ses cent bons florins, le voyageur n'avait gagné que d'être édifié sur les mérites de Charlotte Sandlers, et de savoir que celui qui l'épouserait entrerait, par-dessus le marché, en ménage avec son père, sa mère, ses onze intéressants frères et sœurs et son charmant oncle.

Il est vraisemblable que si ce voyageur avait, comme il est à croire, de l'influence sur l'esprit du jeune héritier Stéphane Brucker, il y avait de grandes chances pour que M<sup>lle</sup> Charlotte ne devint jamais conseillère, malgré ce que la nature avait fait pour elle dans ce but.

OCTAVE FÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

## LES MENUS DE LA SAISON

Mai.

## MENU D'UN DINER DE FAMILLE

Potage aux pâtes d'Italie.  
Brochet sauce aux anchois.  
Châteaubriant aux pommes nouvelles.  
Parce de lapereaux, bordure de riz.  
Quartier d'agneau rôti.  
Asperges au beurre.  
Gelée au citron.

## DU MAQUEREAU

Le maquereau est un des charmes du printemps, et à Paris, le retour des beaux jours est toujours annoncé par le joyeux cri des rues: « Maquereaux frais, maquereaux nouveaux. »

Ce poisson est généralement aimé. Riches et pauvres l'accueillent avec la même faveur, et les gens de l'art en savent varier les apprêts.

Il n'en est pas de même des ménagères. La plupart ne con aissent d'autre manière de préparer le maquereau que cuit sur le grill et servi sur une sauce *maître d'hôtel*, c'est là, il est vrai, son meilleur mode de préparation. Le maquereau est très-huileux; sa cuisson sur le grill à feu vif le débarrasse de toute son huile et le dispose à absorber une grande quantité de beurre frais dont, dans ce cas, il faut bien se garder d'être avare.

Mais de tout on se lasse, et qui l'ignore, fera bien de retenir la recette suivante.

*Maquereaux aux groselles vertes à l'ancienne mode.* — Farcir les maquereaux avec de grosses groselles épineuses, à moitié mûres, bien épluchées et épineuses, mélangées à de la chair d'anguille de mer et de harengs frais, du beurre, également frais, fines herbes hachées, sel et poivre de Cayenne; les cuire à l'eau de sel, additionnée d'oignons et de carottes en tranches; les égoutter après cuisson entre deux serviettes bien chaudes, les dresser sur un plat et les servir masqués de la sauce suivante :

Blanchir à l'eau de sel des groselles à maquereaux à moitié mûres, épluchées et épineuses; les égoutter, puis les incorporer à du beurre fondu, en y joignant un peu de crème et une pincée de muscade râpée.

LE BARON BRISSE.

Dans notre dernier numéro les magasins de M. Guelle ont été indiqués n° 29, tandis qu'ils sont n° 39, boulevard Saint Martin.

Nous profitons de cette rectification pour rappeler que sa jupe articulée est, en ce moment, d'une utilité incontestable.

Les jupons empesés sont lourds et il en faut plus d'un pour bien soutenir une robe à la mode.

La jupe articulée est souple et légère. L'ampleur qu'elle donne à l'arrière de la robe est parfaitement conforme au goût du jour.

Et la toilette y gagne un véritable cachet d'élégance et de distinction.

## PETITE CORRESPONDANCE

*Jenora de M.* — A prononcé parler, les matinées sont tout simplement des camisolés qui se prolongent en jupon. Les patrons donnés pour les robes princesse ou les blouses-tuniques peuvent servir pour les matinées que vous désignez.

*M<sup>lle</sup> de M.* — La guipure Renaissance se fait avec le la-cet que vous désignez; la broderie de même nom s'exécute sur de la toile, au feston, avec des barrettes vénitienes dans les intervalles. Pour le prix, adressez-vous directement à la maison qui nous a fourni le modèle. Dans quelques semaines la planche de broderie contiendra le bonnet désiré.

*M P. à Paris.* — La hauteur a été d'écou au dessinateur en même temps que la demande de ch. lire.  
*M<sup>me</sup> E. P., frère.* — Indiquer le tour de la taille, la longueur du bras et du dos, l'ampleur générale à donner, mesurée à la hauteur de la poitrine en passant sous les bras. On a donné plusieurs dessins dans ce genre; nous allons néanmoins tâcher de vous satisfaire le plus tôt qu'il sera possible.

*Château de Chauvnes.* — Il faut pointiller avec une épingle tous les contours du dessin tracé à l'avance sur papier. On fixe ensuite le dessin ainsi préparé sur l'étoffe de soie, et on tâche de le maintenir exactement à la même place, sans cela il n'y a-trait aucune netteté possible. On jette ensuite sur le papier pointillé de la poudre de savon que l'on a soigné d'attendre en frappant avec le doigt pour qu'elle pénètre bien par les petits-trous. Le dessin se trouve par ce procédé suffisamment marqué sur l'étoffe.

*Sellères.* — Nous ne connaissons pas de spécialité de ce genre.

*Une jeune amie.* — Nous allons donner prochainement un modèle de ce genre. Je puis vous conseiller, en attendant, une jupe fermant devant par de grandes pattes allant en diminuant du haut, et une veste à gilet demi-ajustée. Je pense que cela vaud mieux, pour une personne de l'âge indiqué, que la robe de chambre princesse ou le peignoir Watteau.

*M<sup>me</sup> de B.* — Hélas! je ne vois guère de remède au petit ennui signalé, si ce n'est cependant de se serrer la taille le moins possible.

*Une jeune fille.* — On ne fait guère avec ces étoffes que des tuniques avec corsage ou polonoises. Le jupon doit être en soie, noir, marron, ou de la teinte de la tunique, ou bien encore en foulard de la même nuance. Quand le costume est aussi bien semblable de ton, on garnit de nœuds de velours noir. Le velours noir peut aussi s'employer avec le jupon de faille noire. Le marron s'harmonise bien avec le récu. Nœuds ou écharpe marron. Rien au bord de la tunique, ou une dentelle, une cillie écрус.

*Une abonnée.* — La toile de Vichy est fort solide, un peu chaude. On fait des tissus plus légers, rayés également, qui sont plus nouveaux et qui se lavent aussi bien. Le blanc est, au reste, ce qui sied le mieux aux enfants de cet âge et de plus économique, car on n'a pas à craindre, sur les tissus blancs, l'effet du lavage qui décolore toujours, dans un temps plus ou moins long, les tissus de coton en couleur. Le 18 mai, en effet, il vaut mieux ne pas faire de jupes plissées à une petite fille; adoptez la jupe froncée avec ou sans petit volant ou garniture; dans le bas le corsage à basques décolleté carrément, manches très-courtes, chemisette blanche. Dans le prochain numéro vous trouverez la réponse à votre question.

RÉBUS

à RIVER



L'HEUR

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le temps éclaircira plus d'un problème de la science encore entouré de mystère.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.